

# LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3037. — 60<sup>e</sup> Année.

SAMEDI 4 MARS 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



## L'INTIME UNION DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE LA FRANCE

Les délégués du Gouvernement Britannique, venus à Paris pour prendre part aux travaux du Comité Interparlementaire, nous donnèrent à maintes reprises les preuves les plus éclatantes de leur cordiale sympathie, de la profonde affection qui lie leur pays au nôtre. Mais, parmi leurs gestes émouvants, l'un des plus beaux certainement et l'un des plus touchants fut celui qu'ils accomplirent le jour de leur départ, de bon matin, place des Pyramides. Ils se rendirent à la statue de Jeanne d'Arc sans pompe, sans bruyante ostentation, et déposèrent aux pieds de notre héroïne nationale une superbe gerbe de roses qu'accompagnait un écrit attestant l'union intime et absolue des deux peuples confondus, désormais, dans la même admiration pour la glorieuse Vierge Lorraine.

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

## REVIREMENT

J'ai toujours pris grand plaisir au récit d'une aventure survenue à certain célèbre boxeur anglais dont le nom m'échappe ; ce champion fameux était un jeune homme, mince et d'aspect frêle, mais que la nature avait doué d'un poing formidable et de muscles d'acier. Une nuit qu'il rentrait chez lui, les mains dans les poches de son pantalon, il fut attaqué, dans une rue déserte, par un rôdeur de taille colossale et de mine farouche, qui le saisit aux épaules et, ne sachant à qui il avait affaire, jugea, sur l'apparence, qu'il aurait facilement raison de cet avorton dont il convoitait la bourse, la montre, les bijoux et les confortables vêtements. Au premier contact du « surineur », le boxeur fait volte-face, et envoie à son assaillant un *uppercut* de première qualité, aussitôt appuyé d'un *direct* non moins estimable, ce dont l'agresseur est si ébranlé qu'il s'en va rouler sur le pavé, à dix pas de là.

Le boxeur remit ses deux poings dans ses poches et continua son chemin en sifflant : il n'avait pas tourné le coin de la rue qu'il entendait derrière lui un pas hésitant et un souffle un peu haletant : c'était l'apache qui revenait à la charge ; mais cette fois il se tenait à distance respectueuse et son attitude était si humble et si déconfite qu'elle n'avait plus rien de redoutable. Même il murmurait des bouts de phrases singuliers et, tout en geignant, assurait son vainqueur de ses plus sincères regrets : — « Milord, disait-il, c'est admirable... ! Quels coups de poings ; jamais je n'en ai reçu de pareils ; excusez-moi... je ne savais pas... vous aviez l'air si chétif et si délicat... C'est une erreur de ma part, un malentendu... » Le boxeur, sur ses gardes, gagna sa maison et rentra chez lui : quand il sortit, le lendemain, l'homme était devant la porte : de nouveau il se confondit en excuses, protesta encore de son admiration, remercia même de l'honneur très grand que lui avait fait son adversaire d'un instant en lui décochant ses meilleurs *svings* : bref, il se montra si obséquieux et si repentant que l'autre, en fin de compte, consentit à le prendre à son service et déclarait n'avoir jamais eu domestique plus respectueux et plus docile que ce bandit connaisseur dont il avait conquis le dévouement par la grâce de ses deux poings.

Sauf en ce dernier trait, au sujet duquel il importe de faire d'expresses réserves, cette anecdote est symbolique et nous peint au naturel le revirement qui s'est opéré depuis dix-huit mois dans l'esprit des Boches en général. Voilà des gens qui, au mois d'août 1914, nous considéraient comme des dégénérés, des « pourris », incapables de tout effort, aveuglés par l'alcoolisme, le bien-être, la fête perpétuelle et la démoralisation sociale. De cette opinion qu'ils avaient de nous, mille témoignages subsistent : on l'enseignait dans les écoles, on la professait dans les universités, on l'imprimait dans les journaux, on la publiait en gros volumes. Pour tout dire, c'était assez maladroite de la part des Teutons de tant insister sur notre déliquescence ; s'ils étaient doués d'un peu de tact et de savoir-faire, ils auraient dû, au contraire, nous représenter comme étant des adversaires farouches, rêvant de conquêtes et déterminés à tout. Car, si ce qu'ils pensaient de nous était sincère, si notre décomposition était aussi réelle qu'ils le prétendaient, à quoi bon préparer tant de canons, fourbir tant de sabres, emmagasiner tant de gaz asphyxiants et tant de mitraille et tant d'obus et tant de poudre pour achever un peuple qui n'est plus en état de résistance ? On n'a jamais vu un homme s'armer jusqu'aux dents dans le but d'attaquer un moribond couché sur un lit d'hôpital. Il y a donc là une contradiction qui réclamerait quelque éclaircissement.

Mais passons outre : il convient de constater encore que, tout en nous jugeant les rebuts de l'espèce humaine, les Boches se grisaient des souvenirs de la guerre de 1870, et se répétaient, avec des clignements d'yeux pleins de convoitise, qu'il y avait du vin dans nos caves, du bon linge dans nos armoires, des pendules sur nos cheminées et de l'argent dans nos coffres-forts. L'un d'eux après une excursion dans notre Touraine, notait ainsi ses impressions : — « Une famille de paysans nous invita à nous abriter dans sa

maison, car il pleuvait. Naturellement nous nous étions donnés comme des étudiants hongrois : on nous fit fête ; on nous prodigua la tarte aux pommes et le vin blanc de Vouvray. Une jalousie ardente me tordait le cœur quand je contemplais les meubles luisants dont certains avaient du style. La fermière portait aux oreilles des solitaires qui auraient fait l'orgueil d'une grande dame. Je comparais à cette aisance la misère de nos paysans de Thuringe ou de Poméranie, vautrés parmi les sables dans la compagnie de leurs pourceaux. Ah ! ces paysans français, ils doivent en avoir, de l'argent, enterré au fond de leurs caves... Nous irons le chercher bientôt... »

Et l'on peut constater combien ce prurit de rapine joint à la conviction de notre faiblesse ressemble déjà au procédé de l'apache, qui, se sentant bien musclé et armé d'un solide casse-tête, guette, dans la rue, le flâneur attardé qui lui paraît être de constitution débile et qui, assailli par derrière, n'aura ni la force ni le courage de se mettre en défense.

Voilà pourquoi les débuts de la campagne furent si joyeux de l'autre côté du Rhin. On escomptait grand profit et peu de péril. La traversée de l'opulente Belgique ne serait qu'un jeu, la marche sur Paris une promenade triomphale et l'on reviendrait, au bout de quelques semaines, chargé de butin et de lauriers aisément conquis, sans compter quelques milliards et deux ou trois provinces qu'on s'empresserait de soumettre au régime de la *Kultur*.

Vous savez comment les choses tournèrent. La France, surprise d'abord, fit face à son assaillant et lui appliqua, en plein visage, le coup de poing désormais fameux qui gardera dans l'histoire le nom de miracle de la Marne. Les Boches en furent si abasourdis qu'ils se sont enfouis sous terre d'où, pendant dix-huit mois, ils n'ont pas bougé. Mais, quoique leur orgueil soit incomparable, ils n'ont, en réalité, aucun amour-propre, et ils se sont pris d'une admiration subite pour les Français qui frappent si dur et si fort. Les insolents Scapins de l'ancienne comédie étaient ainsi faits : ce n'était qu'à coups de bâton qu'on obtenait leur estime.

Quelle que soit l'idée fort juste qu'on se fasse de la bassesse d'âme des Allemands, cette proposition a besoin d'être appuyée de quelques exemples, car elle pourrait à quelques-uns paraître hasardée. Suivons donc les phases de cet étrange revirement : la première fut la surprise. Une de nos compatriotes, retenue en Allemagne durant les premiers mois de la guerre, et attachée, en qualité d'infirmière, à un hôpital de Berlin, nota, dans son journal la stupéfaction des blessés prussiens auxquels elle donnait des soins et qui ne tarissaient pas d'éloges quand il parlaient de la bravoure des adversaires qu'ils avaient crus indignes d'eux. Dame ! On leur avait tant répété que le seul aspect du casque à pointe suffirait à mettre nos armées en déroute ! Or tous assuraient « qu'on n'avait jamais vu tant d'ardeur et d'héroïsme au combat ». Un officier d'artillerie, très grièvement atteint, répétait, comme en un cauchemar extatique, à la religieuse assise à son chevet : — « Ah ! ma mère, notre artillerie est excellente ; mais elle n'est rien en comparaison de la merveilleuse artillerie des Français. Et ce qu'ils tirent bien ! »

La seconde phase s'est manifestée par un grand découragement : admettons que nos journaux exagèrent cette démoralisation et faisons abstraction de ce qu'ils en racontent : mais on ne suspectera pas les gazettes neutres : *le Peuple*, de Porrentruy, ville suisse située à la frontière d'Alsace, est en situation d'être bien renseigné : or, voici ce qu'il rapporte : — « Les soldats allemands qui combattent en Alsace à proximité de la Suisse, sont de plus en plus découragés. Quelle différence avec le pioupiou français ! Tandis que celui-ci accepte avec bonne humeur les peines de la campagne, le soldat allemand devient pessimiste. Il y a quelques mois, déjà, nous avions été étonnés de le trouver peu enthousiaste, sans haine contre les Français, mais aujourd'hui la situation est encore bien différente. Comme ils sont devenus humbles, ces héros de 1914 !... Ils ne souhaitent qu'une chose : rentrer au foyer, retrouver leurs femmes et leurs enfants... On ne parle plus de la prise de Paris, ni de Belfort... Ces malheureux inspirent la pitié. — « Si les Français avancent, tant pis, disait l'un d'eux ; ça nous est égal, même s'ils annexent notre territoire ; nous ne payerons

jamais plus d'impôts qu'aujourd'hui ! » Ce découragement individuel semble s'étendre à la troupe, du moins chez les soldats qui séjournent à notre frontière. C'est là un signe de faiblesse qui vaut la peine d'être noté, surtout parce qu'il devient général. »

Voilà que parurent ensuite, comme en toute affaire, les gens, prétendus avisés, assurant, après coup « qu'ils l'avaient toujours prédit ». Ecoutez ce qu'avouait, récemment, à l'une de nos compatriotes, un Herr Gheimrat (conseiller) important de la Prusse rhénane : — « J'ai toujours vénéré la France. Je n'ai jamais cru à la décadence française. Certains Allemands, pour avoir vécu quinze jours à Paris, traitaient les Parisiens de « peuple pourri ». En dix jours, certifieraient-ils, notre armée peut être dans la capitale française. Quelle promenade ! Ils allaient un peu vite et c'est la faute de tous les militaires qui mettaient des lunettes d'or pour se brouiller la vue. Ah ! si les enfants de la force écoutaient les enfants de la sagesse, jamais, m'entendez-vous, jamais ils ne se seraient lancés dans une aventure pareille ! Quant à notre expédition sur Londres, je me permets de sourire... Que voulez-vous ? notre empereur a toujours été jeune et il fera tomber la vieille nation que nous sommes en enfance, si ça continue... Ha ! Ha ! Ha ! »

Telles sont les sages réflexions qu'inspire aux Allemands la situation actuelle. N'allez pas croire, au moins, que ce soit là bon sens, sincérité ou clairvoyance : rien de pareil : seulement ils sentent que nous les tenons solidement à la gorge et ils jugent que ce n'est plus le moment de fanfaronner. Le même qui parle ainsi de vénérer la France, l'accablerait d'invectives si l'Allemagne la tenait à merci. Mais il y a mieux encore que ce *mea culpa* intéressé ; les Boches n'essaient pas seulement de nous amadouer et de nous crier, à chaque horizon reçu : Bien tapé ! Admirable ! Etes-vous braves ! — ils nous exaltent et nous divinisent, ils se disent tout disposés à nous céder ce titre d'*instrument de la Providence* qu'ils se montraient naguère si fiers de réclamer pour eux-mêmes, et c'est la phase actuelle du revirement constaté dans leur moral, la plus étonnante, la dernière peut-être. M. Maurice Barrès citait, en effet, il y a quelques semaines, une lettre qu'il avait reçue de Norvège, écrite par un Français en bonne situation pour juger des choses : — « La bourgeoisie allemande, relatait ce compatriote, est très déprimée, très inquiète... elle a vraiment pitié de la Belgique (Il est bien temps !), on déplore que les nécessités de la guerre aient rendu *indispensable* tout ce qui s'y est passé. Le Russe est l'objet d'une inquiétude et d'un dégoût caractérisés : mais tout ce que la haine peut connaître de plus excessif est exprimé sur les Anglais. Quant à la France, elle inspire aux Allemands une sorte d'étonnement admiratif... sympathique... Ils disent qu'une révélation s'est faite, que personne ne nie plus, en Allemagne, qu'une telle nation a un rôle religieux dans l'Univers. Bref les Allemands voudraient cesser la lutte avec nous, la considérant presque comme sacrilège. Il y a une sorte de crainte superstitieuse à notre égard. La France est maintenant, aux yeux de ses ennemis, le peuple de Dieu, le porte-drapeau de la justice, du désintéressement, de la bonté, de la paix du monde. Le peuple Christ, quoi ! »

Ce que j'admire en tout cela, c'est l'imbroglie psychologique où doivent, aux prises avec des sentiments si nouveaux, se débattre ces malheureux Boches. Se jeter à l'improviste sur un passant qu'on croit sans forces et sans armes, puis s'apercevoir, pendant qu'on cherche à l'étrangler, qu'on commet un sacrilège, et que le dit passant n'est autre que l'élu de Dieu et le porte-drapeau des vertus les plus nobles... voilà une situation qui n'est point banale et un conflit d'âme qui mériterait à l'agresseur détrompé quelque commisération, si cette révélation lui était venue avant le coup de poing qui l'a jeté bas.

D'ailleurs ce qu'ils pensent doit nous être parfaitement indifférent : nous connaissons maintenant le moyen de leur ouvrir l'entendement et de leur procurer des révélations : c'est la *schlague* : il n'y en a pas d'autre : et c'est si vrai que c'est celui-là qu'on emploie chez eux pour les dresser à la discipline. Qu'on se le dise !

G. LENOTRE.





AU DÉBUT DE LA GRANDE BATAILLE. — Une patrouille de nos admirables troupes en reconnaissance aux environs de Brabant-sur-Meuse.



CE QU'ÉTAIT VERDUN. — Cette simple et jolie photographie nous montre l'aspect que présentait Verdun avant que les enragés massacreurs de villes ne se fussent acharnés sur elle. Si nous en croyons ce que nous disent les journaux et ce que racontent les pauvres évacués de Verdun, les gros canons des Autrichiens et des Allemands ont bien cruellement bouleversé tout cet horizon, et bien tristement modifié la physionomie de la coquette cité meusienne !... A quoi aura servi la barbare et sauvage cruauté des Allemands ? Verdun ne sera pas conquise : cela nous n'en doutons pas. Les chefs subtils et vigilants que nous avons dans la région, les admirables soldats, qui, chaque jour, prodiguent, là-bas, les traits d'héroïsme, nous en sont de fiers garants. Mais, — admettons pour un instant l'impossible, — Verdun serait-elle prise ? Elle aurait rempli sa tâche, comme, au début de la guerre, les places fortes belges remplirent la leur. Ainsi que l'a dit un neutre, le colonel Feller, dans le *Journal de Genève* : « Les places belges sont tombées rapidement, surprises par la puissance d'un matériel d'artillerie nouveau, mais point assez pour que la concentration alliée ne put s'opérer, et que l'avalanche allemande n'ait perdu de sa soudaineté. » De toutes façons, Verdun aurait permis la concentration d'une armée qui, au moment et aux lieux opportuns, remplacerait les forts qui auraient été réduits à merci, comme le seront toujours, désormais, ceux auxquels s'attaqueront les « supergros canons » actuels.



AU NORD DE VERDUN. — Sortie de Samogneux dans la direction de Brabant-sur-Meuse, au fond, le début de la croupe de Brabant.

#### L'ATTAQUE DE VERDUN

Les raisons de la furieuse offensive qui, depuis ces jours derniers met aux prises, avec les nôtres, une grande partie de ce qu'il reste aux Allemands de troupes d'élite (sept corps d'armées ont été groupés par eux, en vue de mener à bonne fin leur attaque) nous apparaissent fort claires, en considérant la nécessité où se trouve acculé l'adversaire, après la chute d'Erzeroum d'entretenir dans les Balkans et auprès des neutres la renommée de la force allemande, fort diminuée par ses récents déboires en Asie-mineure. Il fallait en outre, préparer une victoire pour le Kronprinz qui, l'ayant vainement cherchée, depuis le commencement de la guerre, s'acharne à une revanche dans l'espoir de retrouver un prestige qui est au plus bas.

Ce fut donc une véritable ruée, et depuis l'Yser, nous n'avions pas eu à constater une pareille dépense de forces.

On a lieu d'estimer à deux cent mille hommes les armées qui ont attaqué Verdun. Or, l'expérience prouve que lorsqu'une semblable tentative ne donne pas de résultats immédiats, on peut la considérer d'ores et déjà comme enrayée. Nous savons, dès à présent, que les pertes de l'ennemi sont énormes et que d'après des témoignages certains, les cadavres allemands s'amoncellent à vue d'œil, au point de former comme un mur.

La bataille qui se poursuit sera sans doute la plus considérable et la plus meurtrière depuis le début des hostilités. Sur l'ordre du sanguinaire Empereur qui est venu en personne pour assister au carnage, des régiments s'élancent en masse compacte, dont la moitié est vouée à la mort, pour que l'autre rassemble. Saura-t-on jamais le nombre de victimes qui auront été sacrifiées à cette méthode barbare.



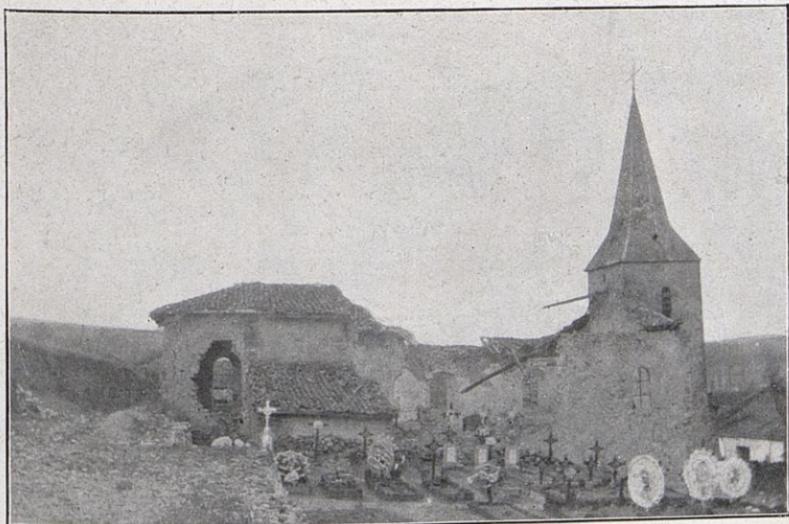
Des ruines dans les rues de Samogneux.

Et pour quoi tout ce sang en vue de s'emparer d'une forteresse déclassée depuis quelques mois ? On ne se l'explique que par le besoin d'un succès moral dont nous disions les impérieux motifs tout à l'heure.

Ce succès, ils y attachent une telle importance qu'ils l'annoncent par avance, sans faire mention des pertes effroyables que nous leur avons fait subir, et lorsque après des combats sans répit, il n'ont pu réussir à entamer notre front. Voilà qui doit nous inspirer toute confiance sur l'issue de cette formidable lutte dont le dénouement peut rapidement changer la face des choses, et tout à notre avantage.

A cette heure, et depuis plus d'une semaine, les défenseurs de Verdun contiennent les attaques charnées de l'ennemi en l'empêchant d'avancer. Voilà qui est fait pour déconcerter les techniciens quand ils enseignaient qu'il n'était pas possible de résister plus de quarante-huit heures à un bombardement continu. Une telle résistance doit donc être considérée comme un admirable fait d'armes et tout à fait exceptionnel. Ce qu'il représente d'héroïsme et d'endurance est vraiment prodigieux, et ce pas n'est seulement en France que l'on célèbre la valeur de nos soldats, car en ce moment les neutres s'intéressent aux succès qu'ils obtiennent; certains, même, émettent l'opinion que les Allemands ayant manqué leur grand coup, ne le réussiraient plus. Ils auront beau s'obstiner à précipiter des vagues humaines contre nos canons, ils ne feront qu'accélérer leurs usures, et ce sera en vain que sur « des collines de leurs cadavres » les survivants les ayant escaladées, se seront fait tuer à leur tour, frappés par notre 75, qui selon le mot d'un officier « tapait en pleine pâte ».

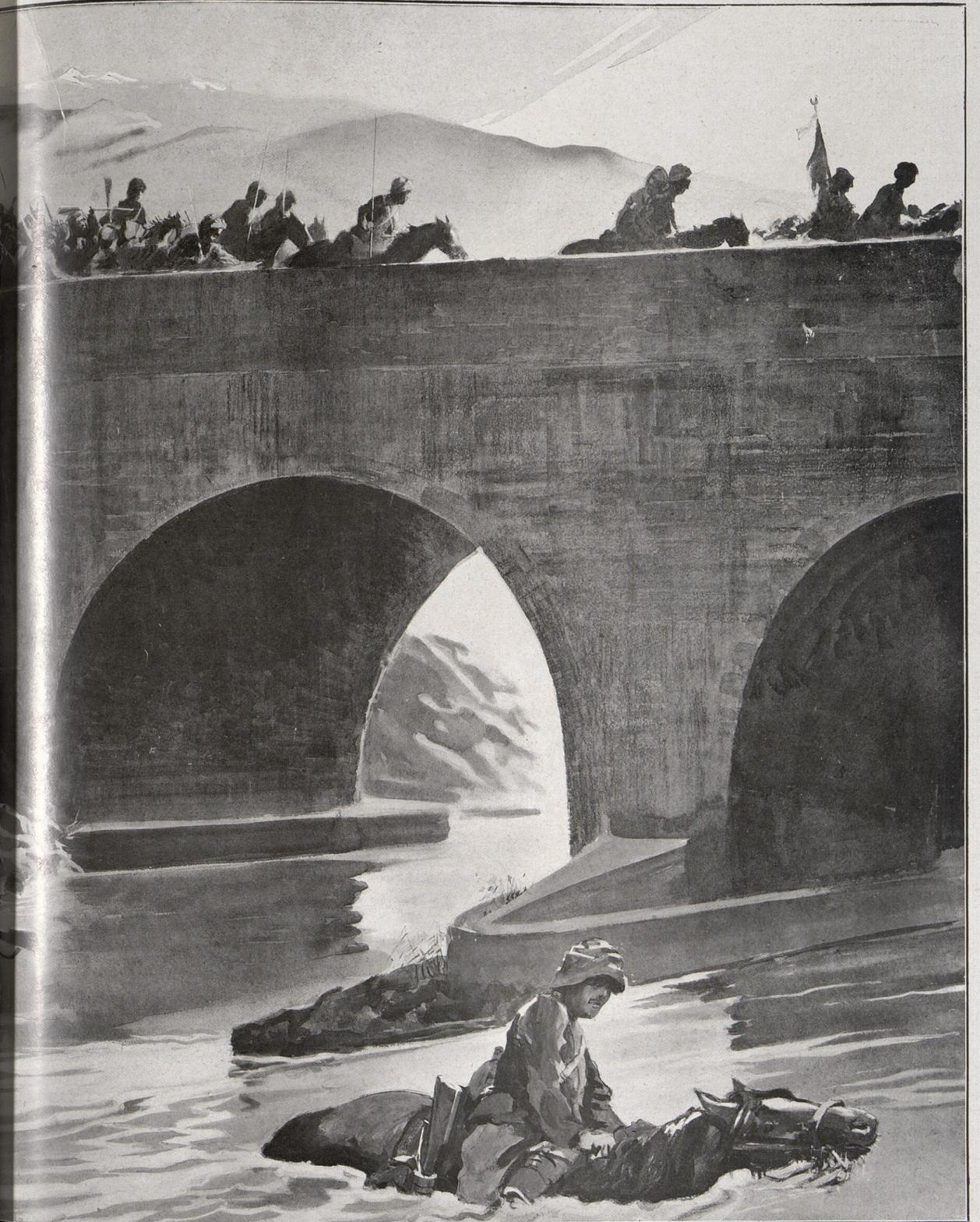
P. de C.



L'église de Samogneux et le cimetière militaire que l'on avait disposé pour y ensevelir déjà beaucoup des nôtres.



La rue de Samogneux donnant sur l'écluse du canal de l'Est et dans le fond l'amorce de la côte 344.



LA PRISE D'ERZEROU PAR L'ARMÉE DU CAUCASE. (Dessin inédit de M. Maurice Romberg.)

Après s'être emparés de la plupart des forts qui défendaient les abords d'Erzeroum, nos Alliés, faisant un suprême effort, arrivèrent jusqu'aux portes de la ville, qu'ils s'emparèrent en vive force. Le foudroyant succès de nos amis les Russes plongea dans la stupéfaction les Turcs, qui se hâtèrent d'évacuer la forteresse, fuyant dans le plus grand désordre. La débandade lamentable des vaincus s'élança vers le sud, poursuivie par des corps russes qui peu après s'emparèrent de Mouche, consacrant ainsi de manière définitive la défaite des forces turques qui défendaient l'Arménie orientale.

## JOURS DE GUERRE

**DIMANCHE.** — A l'ombre de la Science, dans une de ces voies qui partent du Panthéon comme les rayons d'un soleil les flancs glissant sur de l'antique montagne Sainte-Geneviève, rue d'Ulm. Une étroite porte; au-dessus d'elle, sur un simple carré de bois peint, ces mots *Notre-Dame du Liban. Eglise maronite.*

Un dimanche glacé. Et ce nom évocateur, le Liban. Nous ne sommes pas dans une église. C'est une salle carrée et haute, éclairée par le toit, dans la partie supérieure de laquelle sont pratiquées trois ouvertures qui ressemblent vaguement au moucharabieh des maisons orientales... Un autel, pareil à ceux que l'on voit dans les couvents récemment édifiés; des prie-Dieu neufs. Près de l'autel, une fenêtre par laquelle entre cette clarté assourdie, comme passée au travers de plusieurs linges qui évoque la Hollande de Ter Burg ou de Van de Velde, les polders, un matin que la neige va tomber.

Quelques fidèles arrivent, recherchent de préférence le voisinage du poêle, s'installent sur leur chaise, dans ce silence, sinon presque hostile, du moins si froid; dépouillé de toute humanité, silence de parler, qui pourrait aussi bien être celui d'une prison.

L'officiant paraît, vêtu comme le sont nos prêtres à l'autel. Le visage est bronzé, une barbe grisonnante encadre son masque régulier, aux traits marqués. Il rappelle à la fois les héros d'Homère et les personnages de l'Écriture.

Ce peuple chrétien sur le sol judaïque offre un mélange curieux. On retrouve en lui les traits de tous les peuples qui, sur ce fond de la Méditerranée, presque au seuil de trois mondes, l'Africain, l'Européen et l'Asiatique, se mêlèrent et se dispersèrent tant de fois, depuis et avant même que Tyr devint Reine de la Mer.

L'office de l'église maronite s'accomplit dans le langage même que le Christ employa pour prononcer les mots que le latin a immortalisés et que, chaque jour qui naît, d'une extrémité à l'autre du monde chrétien, redisent, jusqu'au pied des plus humbles autels, tous les serviteurs de Dieu.

La voix, la sonorité des paroles, leur écho guttural sont à tel point différents de ce à quoi nous sommes habitués, que les premiers instants de l'office se passent, d'abord, dans la surprise. Cet état augmente lorsque, du haut de la salle, par les ouvertures du pseudo moucharabieh, s'échappent les accents de plusieurs chœurs qui chantent la messe selon le rite maronite.

Un soir, dans une salle basse de Tanger, je me souviens d'avoir entendu quelques musulmans accroupis sur des nattes, évoquer encore, en s'accompagnant de vagues instruments à cordes, les délices de Grenade perdue par Boabdil. Les voix nasillardes des maronites, l'encens pur que les enfants de chœur prodiguent à l'officiant, créent une atmosphère particulière... Il est bien que ces Libanais, ces Syriens, toujours demeurés fidèles à la France, qui ont si longtemps reconnu, subi, aimé notre protectorat, aient à Paris une église de leur culte. Cette Syrie, que nous voudrions voir revenir à la France, qui est, comme notre Alsace d'Asie, comme un lambeau de France prisonnière, nous devons lui rendre en témoignages utiles tout ce qu'elle n'a cessé de nous témoigner, à travers les siècles, d'amour. La domination musulmane n'est jamais parvenue à étouffer notre image dans ces cœurs chrétiens... Ceux qui ont adopté la France, sur le sommet de la Montagne Sainte-Geneviève, pourront venir prier Dieu dans le langage de leur père, sur ces rythmes qui semblent ouvrir vers l'Orient une croisée devant laquelle se balance une palme du Jardin des Oliviers et par laquelle entre encore la clameur de ces voix qui suivirent le Christ au Calvaire.

\* \* \*

**VENDREDI.** — Un atelier, sous le toit d'une petite maison qui a des airs de banlieue, en arrière de son jardin dénué par l'hiver. Des immeubles ont poussé à l'entour, obscurcissant l'horizon. Mêlés au fracas d'une sonnerie de tramway électrique, les battements des cloches de Saint-Pierre de Montrouge répandent jusqu'ici, parfois, quelques rumeurs de la province et du passé.

Dans l'atelier, un homme en uniforme bleu. Un gaillard à la courte barbe brune, qui vient de se pencher sur des cartons. Sur un chevalet, il place avec précaution une gravure encadrée, qui représente un châtaigner immense dressé sur un ciel déjà crépusculaire. L'arbre est doré par l'automne, ses ramures sont d'un ton fauve magnifique, de cuir roux. Le regard enfonce dans la profondeur des feuillages comme il a pu maintes fois, loin de Paris, saisir au débouché d'une futaie, la tache bientôt atténuée d'un paysan qui allait disparaître sous le couvert d'une allée... L'esprit imagine ces ombres et cette frémissante lumière peuplés d'un monde invisible, oiseaux ou reptiles familiers... Cette gravure que le grand soldat bleu vient de placer sur le chevalet, c'est un de ces tours de force dont les gens de métier demeurent stupéfaits, qu'il s'agisse du trapéiste évoluant dans l'éther électrique d'un sommet de cirque, de la chanteuse qui vient de monter au contre-fa, ou d'un artisan exhibant d'une main le simple outil dont il se servit pour parachever quelque pièce d'ivoire ou de bois, supérieurement travaillée.

Les profanes mêmes, sans savoir à quel labeur préparatoire l'exécutant dut se livrer pour leur communiquer la sensation dont ils jouissent, ne peuvent s'empêcher de comprendre qu'ils doivent admirer...

Le soldat bleu tourne vers nous son visage brun. Le voici de face. Le jour du vitrage incliné l'éclaire. Un petit carré d'étoffe noire que tiennent deux cordons lui cache complètement l'œil gauche... Le mâle visage n'a rien perdu de sa vigueur à se trouver ainsi marqué.

A la fin de juillet 1914, Louis-François Schmied qui est Suisse, vivait à Paris, dans cette petite maison de la rue Friant où nous sommes; son art lui assurait une existence heureuse, entre sa femme et trois enfants. Les amateurs savaient tout le prix de ses travaux. Il achevait, en collaboration avec M. Jouve, une illustration magistrale de *Le Livre de la Jungle*. L'avenir se montrait à lui souriant. Peu après la déclaration de la guerre, il s'engage dans la Légion. Schmied est né en 1873. A quarante ans passés, il pouvait se considérer comme dispensé de combattre pour son pays d'adoption. Le 9 décembre 1914 il est nommé caporal. Hélas, il n'allait pas pouvoir donner longtemps des preuves de son énergie. Le 16 décembre, aux tranchées de Frise, il recevait une balle dans l'œil droit.

Il faut laisser à sa citation l'ordre de l'armée toute son éloquence en ne l'accompagnant d'aucun commentaire :

« Le 16 décembre 1914, blessé grièvement à la tête, une orbite vide, aveuglé par le sang, mais resté debout a cherché à ramener vers un couvert trois légionnaires blessés. Au lieutenant de bataillon qui est allé lui indiquer la direction à prendre a dit : « Je vous en supplie, mon lieutenant, partez vite d'ici, ne vous faites pas tuer pour nous. Je serais trop malheureux si cela arrivait ».

Médaille Militaire, Croix de Guerre avec palme, Louis Schmied, qui est aujourd'hui Français, a reçu la récompense de son héroïsme. Mais ne semble-t-il pas que son cas mérite mieux encore, un peu plus que les nobles insignes dont il est si justement fier. Voici un artiste, d'un pays neutre, qui pouvait ne point partir et qui, blessé, se trouve précisément frappé aux yeux.

Certes, il pourra travailler encore ! Il s'est remis déjà devant un chevalet, en pleine campagne, là-bas, vers Trégastel, pendant les jours inquiets et radieux de sa convalescence. Les vieilles églises de granit l'ont attiré au cœur de leur humble cimetière. Les aquarelles que nous avons devant les yeux en témoignent...

Mais la France doit payer, mieux que par l'honneur qu'elle lui a fait en le décorant, le dévouement de ce grand artiste blessé : une pension ne lui est-elle pas due ? La perte d'un œil, pour un peintre, n'équivaut-elle pas à celle d'un bras ou d'une jambe pour un ouvrier ; ne dépasse-t-elle même pas le dommage causé à celui-ci ?...

Sans doute, l'espèce d'oubli où sont demeurées les demandes que ses amis ont contraint le caporal Schmied à adresser au Ministère de la Guerre, n'est que momentanée... Avouons qu'il serait déplorable, pour l'attitude que la France doit conserver vis-à-vis du monde, et des neutres surtout, qu'il n'en fût pas ainsi...

**SAMEDI.** — Vêtu d'un veston bleu marine, les jambes croisées, M. Jacques Blanche, commodément assis regarde gravement défiler, entre M. Léon Bakst et M. José-Maria Sert, des jeunes femmes habillées des plus récentes créations de la mode.

Faut-il le dire ? Nous sommes chez un grand couturier... Une réunion tout à fait impressionnante, vraiment : trois peintres, un russe, un espagnol, un français ; deux diplomates, l'un américain, l'autre anglais, — et moi. Trois dames nous accompagnent. Il ne faudrait point supposer que nous vinmes avec des pensées frivoles. Evidemment, notre réunion n'est pas d'une gravité extrême ; cependant, il serait hasardeux d'avancer qu'en ce moment tout n'a pas une importance... L'intérêt en est plus ou moins marqué, mais tout compte.

N'est-ce pas un des fiefs de Paris les plus considérables dans le monde que la mode qu'il impose. Cette robe que nous voyons passer là, après cette autre, sur les formes sveltes de cette nerveuse demoiselle aux cheveux si particulièrement échafaudés sur le sommet de la tête, n'incarnera-t-elle pas la France dans une certaine, dans une immense mesure, aux yeux de bien des gens ; n'ira-t-elle pas, au delà des mouvants déserts océaniques, « parler » de nous à des hommes qui, déjà, ne nous méconnaissent que trop, ou bien qui nous aiment, mais sont faciles à dérouter ? Sauront-ils comprendre ou admettre qu'à moins de cent kilomètres des « boches », tandis que des vagues de fer et d'hommes, plus pressées qu'elles ne furent jamais dans aucune attaque, se brisent devant Verdun, que tant d'énergies humaines se surpassent, en héroïsme comme en sauvagerie, des armées, de femmes cette fois, sont occupées à confectionner des robes avec ce que l'industrie a créé de plus transparent, de plus clair, de plus léger, de plus brillant et de mieux capable de satisfaire le caprice de la plus difficile, comme d'embellir la moins favorisée de tout charme. Il y en a d'audacieusement décolletées, de si ramassées qu'elles ne pourraient rien envier au *scotch guards* le plus écourté, des jupes si amples qu'on les dirait faites d'une rose qui va mourir, tête baissée. Goya et Constantin Ghys ont collaboré, fraternisé, échangé pinceaux et palette, laque carminée et sépia et tous les gris et tous les blancs. La Rosine de Beaumarchais, qui se penche au balcon tandis que Bartholo sermonne, alterne dans le souvenir et les évocations avec Rose Chéri ou M<sup>me</sup> Doche. Les argentines et les américaines du Nord, les brunes élégantes aux yeux de jais de Buenos-Ayres ou de Rio, les Boldinesques aristocraties de San Francisco ou de New-York, et dans leur Havane les riches cubaines qui rêvent de nos alhambras ; les longues ladies et les brunes Cairotes, en dépit des sous-marins et des albatros, des dreadnoughts pareils à des volcans glissant sur la mer, exhiberont toute la grâce de Paris, son verbiage de soies et de mousselines, les folles arabesques de ses broderies ténues ou chargées de coruscations.

L'agence Wolff leur fera lire ses communiqués fantaisistes, leur annoncera que Verdun est pris, que Dunkerque se rend... Les tuniques transparentes, les courtes robes, leurs paniers ébouriffants, leurs plis dans le dos qu'on pige à Watteau, leurs rubans flottant sur la nuque qu'on voit aux Nattiers, leur nœud rose emprunté à Du Barry, leurs broderies dont s'enorgueillissent les demoiselles de Drouais et tout le froufrou des Camargos de Schall, soyeux, chuchotant, palpitant, le frémissant, l'énergique, le délicieux que, depuis des siècles, les chiffons de la Parisienne ont fait dans le monde, répondront que Dunkerque est français, toujours, que ni Verdun, ni Nancy, ni Arras, ni Reims, ne sont pris, qu'ils ne seront jamais aux Allemands et qu'il n'y aura jamais qu'une capitale au monde pour les femmes d'abord : Paris !

Et cette propagande là en vaut d'autres. Et chacune des quatre ou cinq premières maisons de Paris ne fait-elle pas vivre douze cents ouvrières...

Voilà pourquoi nous venons voir dans ce salon défiler plus de trois cents modèles du printemps de 1916, qui ne sont ni moins priantiers, ni moins féminins, ni moins parisiens, ni moins adorables, ni moins stupéfiants, — ni moins français, que par le passé.

Albert FLAMENT.

(Reproduction et Traduction réservées.)



LA GUERRE DANS L'AIR. — Ces jours derniers, dans l'Est, les aviateurs des armées en présence se montrèrent particulièrement actifs et exécutèrent au-dessus des lignes ennemies des raids audacieux. Voici une photographie qui montre un des hardis pilotes aériens encadré par les obus que, du sol, on dirige vers lui.



LA GUERRE SOUS TERRE. — Dans l'entonnoir creusé par l'explosion d'une mine qui vient d'éclater, nos vaillants soldats se sont précipités. Ils attendent là le moment de bondir plus loin, de se lancer à l'assaut d'un entonnoir que déterminera une autre mine qui va exploser.



Le spectacle qu'offrait aux yeux, le lendemain matin, le dirigeable allemand abattu dans nos lignes.



Le cadavre de l'Allemand qui, au moment de l'incendie du Zeppelin, se jeta dans le vide, de quatre cents mètres de haut.



La montagne de ferraille, l'amas de moteurs, de pièces d'artillerie, de munitions, de cadavres, que constitue, un pirate de l'air, réduit en miettes.  
APRÈS LE ZEPPELIN QUI, PRÈS DE PARIS, FUT BLESSÉ A MORT, VOICI LE ZEPPELIN QU'ABATTIT UN DE NOS AUTO-CANONS.



L'AGONIE DU ZEPPELIN QUI FUT ABATTU AUPRÈS DE REVIGNY. (Dessin inédit de Matignon.)

Voici la vision dramatique et grandiose qu'eurent les voyageurs d'un train venant de Nancy, à leur arrivée à la gare de Revigny. Le Zeppelin que nos batteries spéciales d'auto-canon bombardaient, avait été atteint par un obus incendiaire qui l'avait transpercé de part en part. En moins de dix secondes le dirigeable était complètement embrasé... Il tournoya deux ou trois fois sur lui-même, puis, avec une rapidité vertigineuse, il vint s'abattre sur le sol.

## FRANCE-ITALIE

(De notre correspondant à Nice).

Chez les Anciens de notre civilisation, lorsqu'un étranger franchissait le seuil d'une demeure, il trouvait un accueil hospitalier et de l'eau pour rafraîchir son visage, délasser ses pieds fatigués. A Nice, où nous avions rendez-vous pour célébrer, exalter l'alliance indissoluble des deux grandes nations latines, qui ensemble marchent vers de nouvelles gloires, pour nous délivrer de l'oppression qui pesait lourdement sur le monde; c'est le chaud soleil et le sourire des fleurs dans la luxuriante verdure, qui nous fait accueil; l'eau nous la voyons toute bleue dans la mer, et l'azur du ciel, nous promet un séjour que radiera plus encore l'idéal qui remplit les cœurs des fils de France et d'Italie venus ici pour affirmer leur foi et leur confiance en leur historique et glorieuse destinée.

C'est ici l'image vivante de l'Union Sacrée, dans la grande salle de la Mairie, dans leurs cadres les ancêtres princes et héros vont présider à la réception que la ville de Nice va faire à Son Excellence l'Ambassadeur TITTONI.

On vient d'y apporter une magnifique plaque de bronze en haut relief, c'est G. Garibaldi dont la grande figure se détache sur un fond où s'estompe un épisode de la bataille de Dijon. Un cartouche rappellera aux générations que l'œuvre est du grand artiste franco-italien Victor Aimone dont le talent et la conscience artistique se sont une fois de plus affirmés, et que la ville de Nice, a pu en être dotée grâce au cher Amilare Arrigoni qui, nouveau Mécène, a ajouté un beau geste à une belle figure.

Tous ici communient sur l'autel de la Patrie latine et, dans l'harmonie des cœurs, nous voyons la confusion des uniformes des vieux garibaldiens portant fièrement sur la chemise rouge la médaille de 70-71, le vénéré évêque de Nice Monseigneur Chapon très entouré, le général Schmitz, le Préfet M. de Joly qui a le secret de représenter les gouvernements toujours sous la forme la plus aimable et la plus séduisante; des hommes du peuple, des députés, des sénateurs, tous unis en une amicale confiance. M. Bonnefoy-Sibour, le maire intérimaire, inspire à tous une respectueuse sympathie et jouit d'une autorité bienveillamment paternelle. En termes simplement éloquents et qui vont au

cœur, il reçoit l'Ambassadeur M. TITTONI :  
*Il m'est particulièrement agréable de pouvoir donner à Votre Excellence l'assurance que la ville de Nice toute entière entretient avec M. le Consul général de S. M. le Roi d'Italie les relations les plus confiantes et la population niçoise vit dans les termes de la plus affectueuse cordialité avec la colonie italienne et fraternise avec elle...*



Le banquet offert par la Municipalité de Nice à M. TITTONI, Ambassadeur d'Italie.

*Notre pensée en pleine communion avec la vôtre se porte sur le front des armées alliées qui de Calais à Salonique et à Erzeroum, combattent si vaillamment pour la cause du droit et de la justice...*

*La Ville de Nice vous prie M. l'Ambassadeur de vouloir bien exprimer à S. M. Victor-Emmanuel III, avec ses sentiments de profonde admiration, sa confiance inébranlable dans le succès des armées alliées.*

L'éminent homme d'Etat M. TITTONI répond :  
C'est plus qu'un discours que vient de prononcer, avec toute l'autorité qui se rattache à son nom, M. l'Ambassadeur, c'est tout un programme dont l'exécution devrait être toujours présente à l'esprit et à l'activité des deux nations qui ne pourraient être mieux inspirées.

Nous entendons M. Bonnefoy-Sibour s'exclamer :  
*Ces manifestations seront une belle page d'histoire pour la ville de Nice! et de là nous vient la pensée de lui demander, pour le Monde Illustré, quel pouvait être, à son avis, le résultat qu'il fallait en attendre.*

Il nous répondit avec une bonne grâce parfaite :

« Les manifestations de sympathie qui viennent de se dérouler à Nice, sous le patronage de la Municipalité, ont permis à la population niçoise d'affirmer, une fois encore, ses sentiments d'affection indéfectible pour la Nation italienne, notre sœur latine.

Actuellement, les Nations française et italienne sont unies dans la fraternité des armes. Après la victoire commune, elles demeureront unies dans les œuvres de la Paix, cultivant, toutes les deux, les arts dans lesquels s'affirme le génie qui leur est réciproque, développant le commerce, améliorant largement les relations entre le port de Nice et le port de Gênes, achetant l'une chez l'autre les produits qui leur sont nécessaires, vivant en un mot côte à côte, comme deux sœurs affectionnées. »

Pour formuler les desiderata des deux nations, nous ne pouvions nous adresser à une personnalité plus haute ni mieux placée, que M. le baron Acton, consul général d'Italie qui, avec la plus entière courtoisie, a bien voulu nous dire :

« Il faut que l'union des deux grands peuples latins sorte du domaine de la rhétorique pour entrer résolument et définitivement dans celui de la réalité politique et économique.

Les manifestations comme celles de Rome et de Nice, servent à ce but. »

Une loterie dotée magnifiquement d'objets de grande valeur offerts par L.L. M.M. les reines Marguerite et Hélène d'Italie et par M.M. Salandra, Sonino, etc., etc. vint apporter un fort appoint au produit des œuvres de bienfaisance franco-italienne; elle fut tirée à la fin de la soirée qui eut lieu dans la salle du théâtre du Casino et clôtura patriotiquement cette grande manifestation latine où les hymnes nationaux d'Italie et de France furent frénétiquement applaudis par S. E. l'Ambassadeur et l'assistance toute entière vibrante d'émotion et d'espérance.

DAI.VI.



La Foire d'Échantillons de Lyon.

## LA FOIRE DE LYON

Lyon vient d'inaugurer la première Foire française d'échantillons, destinée à remplacer la Foire de Leipzig.

On connaît l'importance de cette Foire allemande, fondée au XII<sup>e</sup> siècle et à laquelle l'empereur Maximilien donna un statut définitif. Depuis un demi-siècle, à la suite des progrès réalisés dans les échanges et à la faveur des nouvelles méthodes commerciales, l'ancienne Foire de Leipzig est devenue un marché d'échantillons. On n'y vend plus sur place; on accepte des commandes à exécuter, des marchés à livrer à terme. Leipzig groupait 1.300 participants en 1897 et 4.200 en 1914. Quarante mille visiteurs s'y rendaient chaque année; le chiffre des affaires traitées dépassait, avant la guerre, 300 millions.

Pourquoi ne pas doter notre pays d'un organisme commercial aussi précieux ?

C'est à cette besogne que des hommes résolus se sont consacrés. Grouper à Lyon, chaque année, à date fixe, des producteurs de France, des pays alliés et neutres et y amener les commerçants de gros et de détail pour examiner les nouveautés, demander des articles dont ils ont besoin : tel est le but de notre entreprise.

On conçoit sans peine toutes les difficultés qui surgirent pour mettre debout, dans les circonstances actuelles, l'organisation nécessaire. Il fallait des fonds. Ils furent trouvés en moins de trois jours; à ces fonds vinrent s'ajouter les subventions de la Chambre de Commerce de Lyon, du Conseil général du Rhône et de la Municipalité lyonnaise.

Organiser la propagande et la publicité; expédier partout des milliers de brochures rédigées dans toutes les langues; visiter les commerçants des grandes villes françaises et étrangères (n'est-ce pas de Lyon que partirent autrefois les premiers voyageurs de commerce?); classer les participants; les grouper par espèces; dresser le catalogue; édifier sur les quais du grand fleuve les magasins démontables: telle fut l'œuvre du Comité d'organisation, composé des notabilités commerciales de la Ville et des délégués des corps élus de la Cité qui, sans distinction de rang et d'opinions, se sont groupés autour de la volonté agissante de M. Herriot, maire de Lyon.

La première Foire française d'échantillons est née; l'œuvre est debout!

BIRON,

Conseiller général du Rhône, membre du Comité d'organisation de la Foire d'échantillons de Lyon.



PARIS SOUS LA NEIGE, PENDANT VINGT-QUATRE HEURES. — Comment nous apparut l'avenue des Champs-Élysées, en cette journée du vendredi 25 février 1916.



Voici maintenant l'aspect que présentaient les grands boulevards, l'après-midi, au moment de la circulation la plus intense. On devine l'animation qui « régnait » sur les voies moins fréquentées!...

## LE MOIS RÉTROSPECTIF

LE MONDE, LE THÉÂTRE ET LA MODE  
IL Y A CINQUANTE ANS  
(Février 1866)

— Par une analogie singulière, l'hiver d'il y a cinquante ans égala en douceur celui que nous traversons, et l'on remarqua que le climat de Paris, au cours de janvier et de février 1866, semblait vouloir faire concurrence à celui de la région que l'on n'appelait pas encore *La Côte d'Azur*.

On n'en était pas, cependant, à voir des raisins mûrs dans les vignes, comme le notait dans son journal un bourgeois de Metz, en l'an 1479 ; mais les invités le cueillaient à la treille dans les salons de M. Gunzburg, le « millionnairissime » américain dont les soirées fascinaient les mondains du Second Empire.

Nous avons vu mieux depuis que le progrès s'en est mêlé et que nous avons remplacé par les milliardaires les pauvres petits millionnaires d'antan.

— Dans les cénacles musicaux, on

chameau s'y affirme, prépondérant, et paraissant tout fier de porter sur son échine la triomphante M<sup>me</sup> de Montaut, casquée et cuirassée d'or ; bouclier et cimenterre d'or aux mains, symbolisant l'Islam.

Admettons donc que notre dessinateur a eu la berlue, ou que le porteur de défenses — c'est l'éléphant que je veux dire, — s'était muni pour le dérouter, de « défenses d'y voir ».

Bref ! ce qu'il y a d'indéniable, c'est que le costume de M<sup>me</sup> Bartholoni était superbe. Une aquarelle de Bouguereau, qui l'avait dessinée, et que possède M<sup>lle</sup> Bartholoni, en fait foi, en montrant une jupe d'or, une tunique de crêpe de Chine bleu, un manteau de velours rouge, doublé d'hermine, le tout porté avec une grâce incomparable par celle qui fut l'une des femmes les plus belles, les plus distinguées et les plus spirituelles de la Cour de Napoléon III.

L'Asie, en palanquin (d'après notre gravure), — sur un éléphant, selon M<sup>me</sup> Bartholoni, — était M<sup>me</sup> Korsakoff, en costume oriental, constellé de diamants et de pierreries ; celle-là même qui, à un autre bal travesti, osa paraître

Pierclos, de M. Texier et d'une fort belle orientale, amie du poète.

Aux Variétés, la première de *Barbe-Bleue*, la joyeuse opérette d'Offenbach dont nous vîmes les deux plus récentes reprises avec l'exquise Jeanne Granier et la sémillante Tariol-Baugé, a enlevé beaucoup de spectateurs à la salle Favart, en tombant justement le même soir. Belle chambrée : prince et princesse de Metternich, les Rothschild avec M<sup>lle</sup> de Beyens et M. Eug. Lami, M<sup>me</sup> de Persigny, et la plupart des membres du Jockey-Club.

Grand succès pour l'ouvrage et ses principaux protagonistes : Hortense Schneider (Boulotte), Aline Duval (La reine Clémentine), José Dupuis (Barbe-Bleue), Kopp (le roi Bobèche), etc.

— Au Gymnase, on donne *Héloïse Parvanquet*, quatre actes dont l'auteur a voulu garder l'anonyme.

On a pourtant fini par savoir que le sujet était emprunté à un recueil de nouvelles publié en 1862, et que, pour le mettre au point, M. A. Durantin avait eu recours à l'expérience de M. Alexandre Dumas fils.

Notre érudit confrère, M. Albert Soubies, a rappelé qu'en raison des prétentions juridiques de cette pièce, et malgré les flagrantes inexactitudes que l'on y relève, au point de vue légal, les contemporains l'attribuèrent à un professeur de droit d'alors : M. Durantin. Le hasard voulut qu'à un *iota* près, ils ne fussent pas si loin d'avoir dit vrai.

Les interprètes principaux étaient M<sup>mes</sup> Pasca, alors tout au début de sa carrière dramatique, et Delaporte ; puis Landrol, Pierre Berton, Arnal et Esquier. On s'émerveilla du soin apporté à la mise en scène, par le directeur Montigny, et du luxe, alors inaccoutumé, de beaux tapis, de vrais meubles ; mais surtout d'une pendule qui sonnait les heures pour de bon.

\*\*

Les robes s'agrémentent de garnitures, dont trois sont particulièrement recommandées, et dont on vante l'heureux effet : l'Hirondelle, « illustrée » d'hirondelles en bois sculpté, ressortant en relief sur une passementerie perlée et frangée de jais, faisant épaulettes et parements ; la *Louis XIII*, composée de flots de galon noir, moiré, faisant épaulette et retombant en trois pans d'aiguillettes de jais ; enfin, la *Maintenon*, reproduite avec une frange torse retombant en tubes de jais et de perles blanches mates. Au dessus de la frange, on pose un galon tissé en perles blanches et en perles noires.

Ces ornements sont créés par la « Ville de Lyon », qui s'intitule : *Passementière* de S. M. l'Impératrice.

A en croire Schiller, les patriciennes génoises en utilisaient d'analogues pour leur parure, dès 1547. J'en trouve la preuve en relisant le début de la scène IV, du premier acte de *La Conjuration de Fiesque*, où le dialogue s'engage ainsi, entre la comtesse Julia Imperiali, nièce du doge André Doria, et le comte de Lavagna (Fiesque).

*Fiesque*. — Comtesse, où allez-vous ? Que voulez-vous ?

*Julia*. — Rien, rien du tout. Que l'on fasse avancer ma voiture.

*Fiesque*. — Permettez... Il ne faut pas. — Vous êtes offensée ?

*Julia*. — Mais non... retirez-vous comte... Vous mettez ma garniture en pièces...

Rien de nouveau sous le soleil, comme disait en son temps déjà Soliman-Ben-Daoud, que nous appelons plus communément le roi Salomon. Peut-être, d'ailleurs, la reine de Saba avait-elle aussi déjà des garnitures sur ses jupes... En tous cas, elle portait des robes traînantes... sans doute pour dissimuler le pied fourchu qu'on lui attribuait, et le geste qu'elle fit, craignant de se mouiller, en retrouvant celle qu'elle portait le jour où le Roi d'Israël la reçut dans le Palais au pavé de cristal qu'elle prit pour de l'eau, en témoigne irréfutablement. C'est aussi l'avis de Flaubert, qui nous la montre, ainsi accouturée, quand elle se présente dans « La tentation de St-Antoine », au pieux ermite, qui, prudemment, ne se laissa troubler, ni par ses séductions, ni par ses garnitures.

A. BOISARD.

## ÉCHOS

CITATIONS A L'ORDRE DU JOUR.

Par arrêté du Ministre de la Guerre en date du 3 janvier 1915 est inscrit au tableau de concours pour le grade de



Le Capitaine L. L. Boudon.

Chevalier de la Légion d'Honneur, à compter du 30 décembre 1914 :

Boudon L. L. Capitaine au 245<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie "S'est distingué par son calme et son intrépidité ; a été blessé au combat du 9 septembre."

De Salonique, nous arrive la bonne et très agréable nouvelle que notre ami et collaborateur Georges Vignat, Admi-



Le Sergent-observateur Georges Vignat.

nistrateur-Directeur de la Société des Publications Périodiques, actuellement sergent-observateur dans une escadrille de l'Armée d'Orient, vient de recevoir la Croix de Guerre. (Citation à l'ordre de l'Aéronautique).

Dans ce numéro nous commençons la publication de « LE DOUBLE TRAITRE », le célèbre roman de E. Philipps Oppenheim, que M. J. Marty a traduit avec infiniment de maestria, pour nous.



NOS CAVALIERS DANS LES TRANCHÉES

Un groupe de vaillants officiers de dragons qui font, à pied, de merveilleuse besogne, en Alsace.

s'arrache Léopold de Meyer, « le pianiste des têtes couronnées », et Charles Yriarte cite, à son sujet, cette anecdote. Ayant été invité à jouer à la Cour d'Autriche, en présence du père de l'Empereur actuel, déjà malade et dont la raison commençait à s'affaiblir, le fougueux artiste déploya sa *furia* coutumière, se démenant comme un possédé, l'œil injecté, le cheveu hérissé, la face ruisselante. Le vieux souverain ne le perdait pas un instant de vue, et quand l'exécutant vint le saluer, il lui fit ce compliment :

« J'ai entendu Chopin, Liszt, Thalberg, et toutes les célébrités de l'Europe ; mais jamais encore je n'avais vu personne suer autant que vous ».

— Combien la vérité vraie est difficile à connaître, seulement à un demi-siècle de distance !

C'est à mettre en doute les choses que l'on nous donne pour les plus certaines en remontant plus haut, et quant à moi je penche à croire que les faits les plus notoirement historiques n'ont peut-être existé que dans l'imagination fertile des historiens.

Songez qu'à propos du fameux bal du Ministère de la Marine, chez les Chasseloup-Laubat, — le *great event* de la saison mondaine de 1866, — M<sup>me</sup> Bartholoni, qui représentait l'Europe dans le défilé des cinq parties du monde, — lesquelles, en réalité, n'étaient que quatre, puisque quelques personnages figuraient en bloc, l'Océanie, absente, — M<sup>me</sup> Bartholoni, dis-je, dans des notes que, grâce à l'obligeance du comte de Germiny, M<sup>lle</sup> Bartholoni a bien voulu porter à ma connaissance, signale, au cortège, la présence d'un éléphant, sur lequel aurait été montée l'Asie.

Or, il n'y a nulle trace de ce pachyderme dans le dessin de double-page que j'ai retrouvé en feuilletant le *Monde Illustré* de l'époque. En revanche, un

dans le costume de Marie-Antoinette, que l'Impératrice avait elle-même adopté. La comtesse Stéphanie de Tascher de la Pagerie conte, dans ses « mémoires », qu'elle était précédée par quatre crocodiles du Gange (!!!)

J'espère, pour la sécurité de l'assistance, qu'ils étaient empaillés, et montés sur roulettes.

Traînée sur un char somptueux, étendue sur des peaux de lion, costumée en Cléopâtre, la chevelure ruisselante d'or et ceinturée d'un diadème surmonté d'un paon en pierres précieuses, voici l'Afrique, (la princesse Jablonowska).

L'Amérique, enfin, était Miss Caters, jeune beauté yankee, sœur de M<sup>me</sup> Reynolds surnommée « la Patti des salons », à cause de sa jolie voix.

Peu de jours après ce bal resté légendaire dans les fastes de la vie élégante, cette jeune fille mourait, et tous ceux qui l'avaient admirée, si charmante dans le hamac suspendu à deux palmiers, où elle souriait à la vie, au milieu de l'éclat d'une fête joyeuse, s'en souvinrent mélancoliquement, en suivant son cercueil.

\*\*

— A l'Opéra-Comique, première de *Fior d'Aliza*, de Victor Massé, d'après le roman de M. de Lamartine. M<sup>mes</sup> Vandenheuvel-Duprez et Galli-Marié, MM. Achard et Crosti contribuent de tout leur talent au bon accueil fait à l'ouvrage. On reproche au compositeur d'avoir exagéré « l'intérêt de l'instrumentation » au détriment de celui du « dialogue chanté ». Voilà qui nous paraît aujourd'hui surprenant en s'adressant à l'auteur peu compliqué de *Galathée* et des *Noces de Jeannette*.

Dans une avant-scène, on entrevoit M. de Lamartine en compagnie de M<sup>me</sup> de